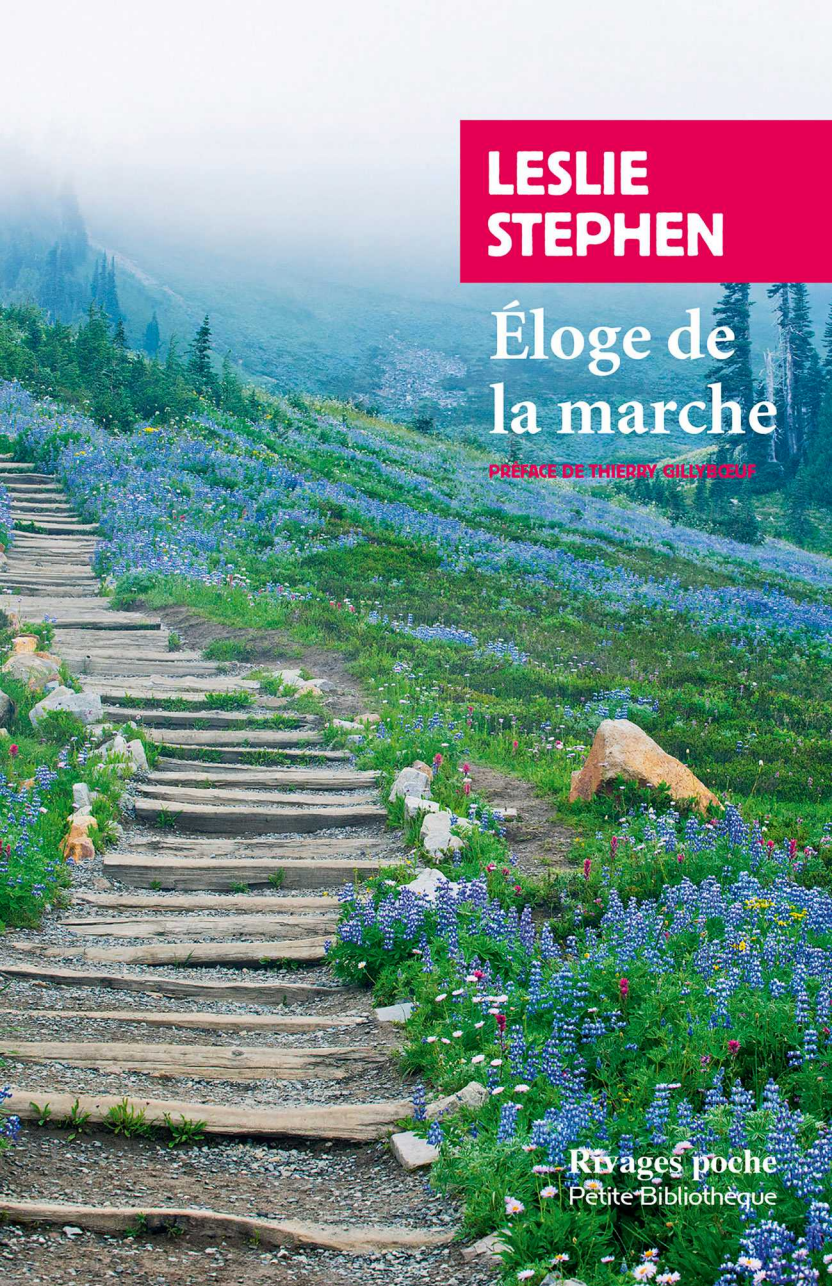




**LESLIE
STEPHEN**

Éloge de la marche

PRÉFACE DE THIERRY GILLYBOUF

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Grand marcheur et pionnier de l'alpinisme, Leslie Stephen (1832-1904), figure éminente de l'Angleterre victorienne et père de l'écrivain Virginia Woolf, a trouvé au contact de cette nature arpentée ou gravie un élixir de vie et une révélation spirituelle. Les trois textes réunis dans ce volume sont de petits traités philosophiques sertis de paysages magnifiques et sauvages, portés, sublimés, par une écriture poétique. Par cette pratique qui répond à un double besoin, physique et intellectuel, Leslie Stephen illustre par l'exemple et la réflexion le célèbre adage des Anciens : *mens sana in corpore sano*. La marche, dans les landes anglaises ou dans les Alpes, participe d'un exercice de méditation et de communion. Elle devient sous sa plume une ascèse libératrice à la portée de tous.

Collection dirigée par Lidia Breda

Leslie Stephen

Éloge de la marche

*Traduit de l'anglais, préfacé et annoté
par Thierry Gillybœuf*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © Rob Tilley/Getty Images
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
ISBN : 978-2-7436-4014-9

Préface

Pour Isabelle Lefebvre, en *amythié*.

Le XIX^e siècle a donné ses lettres de noblesse à l'art de la marche, renouant avec l'oisiveté (*otium*) active de l'Antiquité. Il y eut certes quelques dévoiements à cette pratique, qu'il s'agisse du Christianisme musculaire qui connut son heure de gloire pendant la période victorienne, ou bien des exploits sportifs (et sponsorisés) du Capitaine Barclay, tous deux participant d'un véritable culte du sport en Angleterre qui, sous couvert d'une éthique du *mens sana in corpore sano*, développait un esprit de compétition mâtiné de *fair-play* dont s'inspirera Pierre de Coubertin pour l'olympisme. L'idée du Christianisme musculaire avait en effet germé dans l'esprit de Thomas Arnold, le directeur de l'université de Rugby, pédagogue aux méthodes originales qui entendait former des générations de jeunes

gens instruits, sains et bien élevés, une bible et un ballon pas encore ovale sous chaque bras. À la même époque, le capitaine Robert Barclay, un marcheur écossais, connaissait son heure de gloire pour avoir parcouru, entre le 1^{er} juin et le 12 juillet 1809, mille miles en mille heures pour mille guinées, devenant l'un des précurseurs du *pédestrianisme*, que Littré définissait comme la « mode, répandue en Angleterre, de se targuer de faire des longues marches à pied ». Il faudrait opposer alors à ces démarches détournées, ces évangiles de la marche composés à un demi-siècle d'intervalle, que sont, des deux côtés de l'Atlantique, le *Walking* (1851) de Henry David Thoreau et *In Praise of Walking* (1901) que Leslie Stephen écrivit à la fin de sa vie. Tous deux semblent nous dire : *Ambulator nascitur, non fit* (« On ne devient pas, on naît marcheur »). Pour eux, la marche relève d'une pratique sensuelle, sensorielle et sensitive ; elle est affaire de sensations, de respiration et de souffle, ouvrant à un véritable « onirisme cosmique ». C'est un exercice qui procède autant du conscient que de l'inconscient, une flânerie dynamique qui s'aventure autant dans la nature sauvage qui entoure le marcheur que dans celle qui se déploie en lui.

Leslie Stephen (1832-1904) fut une figure éminente de l'Angleterre victorienne, contemporain

de Carlyle, Tennyson ou Ruskin. Nourri de la philanthropie culturelle et de l'imaginaire athlétique de son temps, il se présente volontiers comme un *outsider* – c'est le titre qu'il donne à une première série d'essais : *Thoughts of an Outsider*. Ce terme d'*outsider* peut s'entendre, évidemment, comme le tenant d'une position en marge, qui se poste à l'extérieur des idées reçues, des ornières intellectuelles. Sa fille, Virginia Woolf, saura tirer profit de cet enseignement marginal aux effets subversifs pour composer des essais qui prendront toujours le contre-pied de la pensée dominante et des institutions en vigueur, et appellera de ses vœux la fondation d'une « Society of Outsiders ». Mais cet extérieur, cet *outside*, est également celui que Leslie Stephen n'a eu de cesse d'arpenter, dans ses exploits alpinistes, comme dans ses longues promenades dans les landes anglaises ou bien ses balades londoniennes. Cette pratique de la marche accompagne un mouvement de la pensée affranchi d'une érudition de cabinet. Stephen rompt avec l'image du *scholar* victorien, qui tire exclusivement son savoir des livres et des heures d'étude entre les quatre murs de son bureau ou de sa bibliothèque. Il semble avoir fait siennes les paroles de Nietzsche, lui-même grand marcheur devant l'Éternel : « Seules les pensées qu'on a en

marchant valent quelque chose. » Ne décrivait-il pas l'homme de lettres comme « un *bricoleur*¹, un dilettante, un touche-à-tout » ? Lui-même se représentait sous la figure du *scholar-gypsy* comme le Lavengro de George Borrow, auquel il paraît s'identifier pour éviter d'avoir à incarner le sage victorien au savoir compassé. Il invente un genre littéraire à part entière, celui de l'*essai buissonnier* né de « cette parfaite harmonie que permettent la solitude et la longue suite de charmants petits décors qui se tiennent timidement à l'écart du regard de tous ».

Pour lui, la marche répond à une discipline impérieuse permettant de dissiper les affres de l'activité intellectuelle, dans la grande tradition de ces *walking-writers* dont il convoque la présence, de William Shakespeare à William Wordsworth, en passant par Jonathan Swift, Thomas Carlyle ou Thomas De Quincey. Dans cet essai tardif, écrit trois ans avant sa mort, la marche, au sens où l'entend Leslie Stephen, est à rapprocher de la pêche à la ligne pour Izaak Walton, toutes deux incarnant, chez ces deux auteurs que deux siècles et demi séparent, une communion spirituelle avec la nature : « Dans des moments pareils, je me suis même figuré que j'étais un heureux mélange de poète et de saint. » En effet, dans son *Parfait pêcheur à la ligne* (1653),

Walton fait de la pêche une forme de loisir contemplatif, dépourvu de toute fin utilitaire ou économique. La description qu'il en donne pourrait tout aussi bien s'appliquer à la marche telle que la pratique et la célèbre Leslie Stephen : « Un repos pour son intelligence, un réconfort pour ses esprits animaux, un divertissement pour sa tristesse, un calmant pour le trouble de ses pensées, une façon de modérer ses passions et de se procurer du contentement. »

L'activité physique est une récréation, avant la récréation de l'écriture ; un exutoire l'empêchant de devenir un « simple pédant desséché », et qui va de pair, chez Stephen, avec l'image virilisée du marcheur wordsworthien, comme une revanche sur l'adolescent chétif épris de poésie qu'il fut, rossé par les jeunes *bullies* de l'aristocratie qu'il côtoya à Eton. Fils d'un sous-secrétaire d'État aux Colonies, Leslie Stephen était un garçon pâle et chétif « aux membres maigres et aux doigts arachnéens », devenu la tête de Turc de ses condisciples. Les brutalités et les vexations de ses camarades, héritiers de la *gentry* anglaise, l'amènèrent à quitter Eton à quatorze ans. Dénonçant par la suite la médiocrité de l'enseignement dans les *public schools*, auxquelles il reproche de fermer les yeux sur les brimades que les plus forts infligent aux plus faibles et de ne pas

assurer la formation intellectuelle des jeunes gens qui lui sont confiés, il renoncera à une carrière universitaire et ne considérera jamais qu'il appartient à l'*establishment*.

Cependant, grâce à une bourse accordée par Cambridge, il était allé étudier la philosophie en Allemagne, dont il entreprit la traversée à pied, en 1857, effectuant l'ascension du mont Rose. Cette « marche initiatique » lui révéla les Alpes bavaoises et le Tyrol. On est alors à l'âge d'or de l'alpinisme, mais on ignore généralement le rôle majeur qu'y joua le père de Virginia Woolf, président de l'Alpine Club et éditeur de l'*Alpine Journal*. Sept étés durant, il se rendit en Suisse de juillet à septembre, pour entreprendre une tournée des « pics, cols et glaciers » et assouvir « une espèce de faim pour les montagnes ». Il fut même le premier à effectuer l'ascension du col des Hirondelles, auquel il donna ce nom parce qu'il y avait trouvé des hirondelles mortes à son sommet. Des Alpes bernoises aux Carpates, Leslie Stephen ne cherche pas tant à conquérir des sommets inviolés qu'à se confronter à la « sombre magnificence » de paysages qui ne s'offrent qu'à celui qui vient jusqu'à eux et le confrontent à une sorte d'immensité immanente : « Les Alpes, pendant l'hiver, sont mélancoliques comme tout objet sublime. La mélancolie est ce don que

possède la nature humaine de reconnaître spontanément sa propre insignifiance lorsqu'elle est mise en contact avec ce que nous jugeons éternel et infini. » Son premier texte publié s'intitulait « The Allelein-Horn », dans un volume collectif, *Vacation Tourists and Notes of Travel*, paru en 1860.

Ses exploits d'alpiniste vont jouer un rôle déterminant pour l'aider à devenir un écrivain. Leslie Stephen est aujourd'hui considéré comme l'une des figures majeures de l'alpinisme littéraire, par opposition à l'alpinisme scientifique ou l'alpinisme intégral. Son livre *The Playground of Europe* (1871) est devenu un véritable classique du genre. « Les Alpes en hiver » et « Un coucher de soleil au mont Blanc », qui en sont extraits, expriment, de manière complémentaire et très poétique, ce que représente la montagne pour lui : un terrain de jeu et une cathédrale naturelle. Les Alpes sont, pour Stephen, un élixir de vie et une révélation d'ordre religieux. « D'où vient l'émotion qui nous saisit à la première vue lointaine d'une chaîne montagneuse ? » s'interroge Franz Schrader, le beau-frère d'Élisée Reclus, dans une conférence donnée devant le Club Alpin en 1897. Leslie Stephen a pourtant déjà répondu à cette interrogation en montrant, à travers ses magnifiques descriptions, surclassant